

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

02/02/2005)

### Dans la « fabrique du quotidien »

Présentation par Philippe Sabot des livres de Bruce Bégout :  
*Zéropolis* (Allia, 2002), *Lieu commun* (Allia, 2003)  
et *L'éblouissement des bords de route* (Verticales, 2004)

#### Découvrir le quotidien

Le quotidien présente, pour qui veut bien y prêter attention, un redoutable paradoxe. Il constitue en effet la trame la plus visible et la plus immédiate de notre expérience, de cet ensemble de faits, gestes et paroles, voués à la continuelle répétition de l'habituel, et auxquels il offre une forme de nécessité silencieuse, anonyme et familière. Faire les courses, manger, s'habiller, dormir : autant d'actions que nous accomplissons le plus souvent sans y prêter attention, comme si elles étaient incorporées à notre existence au point qu'elles n'éveillent plus de notre part aucune curiosité mais qu'elles suscitent plutôt l'impression d'une fatalité ordinaire, d'un ordre des choses « allant de soi » à reconstituer chaque jour pour renouveler ce pacte de confiance tacite qui nous permet d'être en paix avec la réalité, voire d'avoir le sentiment trompeur de la dominer, de la maîtriser et d'en contrôler le cours. Or, c'est ici que se noue le paradoxe : forte de cette sorte d'évidence auto-compréhensive dans laquelle elle se complaît et qui la constitue en propre, la vie quotidienne est *ipso facto* soustraite à toute réflexion, à toute investigation possibles. La « surprésence » du plus familier, gage de son aveuglante clarté, est alors le masque le plus sûr de ce qu'il y a malgré tout d'étrange, du moins de *problématique*, dans le fait de vivre selon les rituels de la quotidienneté, c'est-à-dire selon les régularités et les fonctionnements habituels que la vie quotidienne sans cesse nous impose. Comment accéder alors au sens à la fois donné et dérobé, familier et étrange, de cette vie quotidienne ?

L'ensemble de la démarche de Bruce Bégout, telle qu'elle se déploie dans les trois livres que nous allons présenter, prend manifestement appui sur ce paradoxe, tel qu'il était déjà consigné par Georges Pérec dans le « Prière d'insérer » d'*Espèces d'espaces* (Galilée, 2000) :

« Ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité, une forme de cécité, une manière d'anesthésie. »

Si le quotidien est opaque, c'est donc d'être trop évident ; si le cours ordinaire des choses nous aveugle et nous anesthésie, c'est à cause de cet excès de familiarité que nous entretenons avec lui, engagés que nous sommes – ou toujours-déjà embarqués – dans des gestes et des pratiques que nous répétons sans plus y penser, à force de les accomplir, comme des automates ou des « fantômates » (pour reprendre un néologisme de Pérec). Ce qui attire l'attention du philosophe et peut légitimement provoquer son étonnement, c'est donc qu'il y a du non-évident qui se fait passer pour de l'évident : il y a un sens de ces actions que nous accomplissons au quotidien qui nous échappe et qui, structurellement, *doit* nous échapper pour que ces actions puissent fonctionner et atteindre leurs objectifs particuliers, précisément ceux qui consistent à nous les rendre les plus familières et les plus anodines.

Dans ces conditions, le paradoxe ontologique du quotidien, qui fait fond sur son ambiguïté constitutive et sur l'effort pour la masquer, débouche sur un problème épistémologique ou méthodologique dont les livres de Bruce Bégout se présentent comme une possible résolution. La question se pose en effet de savoir comment se soustraire à l'apparence répétitive et insignifiante du

monde quotidien pour accéder à son essence ambiguë et à ses significations propres, inhérentes à ce processus de familiarisation à partir duquel s'élabore la vie quotidienne, telle que nous la connaissons – ou du moins telle que nous croyons la connaître immédiatement. Dans un ouvrage théorique, de philosophie première, qu'il a consacré à *La découverte du quotidien. Prolégomènes à une phénoménologie du monde de la vie* (à paraître chez Allia en 2005 ; ensuite cité *DQ*, d'après la pagination du manuscrit) (1), Bruce Bégout (qui s'est d'abord fait connaître comme un spécialiste de la pensée husserlienne) propose, pour résoudre ce problème, de recourir à une forme d'*epochè* phénoménologique, consistant en l'occurrence à « mettre entre parenthèses l'auto-compréhension allant de soi du quotidien, dans le but de pouvoir en divulguer la nature complexe et ambivalente » (*DQ*, p.7). Cette suspension de l'attitude naturelle doit en effet permettre de faire apparaître, en-dessous de ses constructions factices et nécessairement dérobées aux regards, la « fabrique du quotidien lui-même » (*Lieu commun. Le motel américain*, p.173 ; ensuite cité *LC*), soit les modalités concrètes selon lesquelles s'élabore ce quotidien : non pas donc le quotidien *tout fait*, mais le quotidien *se faisant*, c'est-à-dire s'assimilant tout ce qui n'est pas d'abord familier dans notre expérience pour lui donner l'apparence de la plus certaine des évidences naturelles.

Pour autant, la pratique même de l'*epochè*, appliquée au domaine d'expérience de la vie quotidienne, ne va pas de soi. Comment parvenir en effet à mettre entre parenthèses ce qui constitue la trame de sa propre existence ? Comment se détacher de ce réseau serré de pseudo-évidences qui l'enserme au point d'en occulter les ressorts propres ? Dans les livres qu'il s'agit de présenter ici, cette difficulté se trouve résolue en principe par les voyages que Bégout a effectués aux États-Unis et dont il a consigné l'expérience dans les récits et essais que constituent *Zéropolis* (sur Las Vegas), *Lieu commun. Le motel américain* et *L'éblouissement des bords de route*. Le voyage et le récit que l'on peut en faire, à vif, en tenant une sorte de journal de bord (on pense ici à Leiris et à *L'Afrique fantôme*), représentent donc le moyen privilégié pour « suspendre l'auto-occultation du monde quotidien » (*DQ*, p.38) en s'écartant de son environnement familier et en devenant d'une certaine manière étranger à soi-même comme aux autres que l'on rencontre sur un autre continent. Bruce Bégout, qui a traduit le texte de Schütz consacré à *L'étranger*, se livre donc lui-même dans ses textes à cette expérience du départ vers un pays lointain, vers d'autres modes de vie – ceux que résume de manière synthétique la formule de l'*American way of life* –, délaissant les affaires courantes et gagnant la position privilégiée de celui qui suspend pour son propre compte toutes ses pseudo-certitudes pratiques quant à la conduite de sa vie quotidienne :

Se tenant dans une position de dedans-dehors, sur le seuil même de la familiarité, ni trop proche ni trop loin, [l'étranger ou le voyageur] est l'homme qui peut nous apprendre de quoi le quotidien est réellement fait. [...] En se tenant en dehors du contexte ordinaire de la vie, l'étranger, qu'il le veuille ou non, saisit dans son objectivité pure ce qui constitue la quotidienneté. Il n'est pas engagé dans le monde de la vie et attaché à lui au même titre que les autochtones qui le vivent sur le mode de l'évidence allant de soi. Exempt de toute participation doxique avec le monde indigène qui l'entoure, il détient un flair indiscutable pour repérer les formes de vie quotidienne dans leur spécificité concrète et parfois leur décomposition en marche (*DQ*, p.38).

En se mettant dans la peau de l'étranger, le voyageur Bégout, exilé volontaire, se fait par conséquent diagnosticien du quotidien, analyste de ces « faits les plus minimes et les plus communs » (*LC*, p.11) qui forment comme les signes épars d'un texte dont il s'attache à déchiffrer le sens. Mais c'est là sans doute que le voyage en Amérique que relatent les livres sur Las Vegas et sur le motel américain cesse d'avoir une valeur et une portée seulement ethnographique pour proposer véritablement les éléments d'une réflexion sociologique et philosophique sur la culture, en prise directe sur les enjeux les plus concrets et les plus actuels de notre expérience moderne. On se souvient en effet que Schütz soulignait dans son essai le drame de l'étranger qui, pour reprendre les termes de l'analyse de B. Bégout, « prend conscience *théoriquement* de ce qu'il voudrait atteindre *pratiquement* : la vie quotidienne dans laquelle il veut s'immiscer. Qu'il cherche à s'intégrer à une

société ou à la comprendre, il aspire sans cesse à résorber cet écart malheureux pour pouvoir vivre *comme les autres* dans l'occultation pratique et l'adhésion spontanément irréfléchi ; mais l'occasion ne lui est pas si aisément donnée de pouvoir s'en remettre à cette insouciance de la co-appartenance. Son objectivité est donc malheureuse en ce sens qu'elle le condamne au retrait et à la non-coïncidence » (*DQ*, p.39). De même Leiris éprouvait les limites de son expérience ethnographique dans ce désengagement de l'observateur par rapport à son objet d'observation, alors même qu'il n'aspirait qu'à se confondre avec les possédées de Gondar dont il venait de découvrir les rituels. Or, il en va tout autrement du phénoménologue-voyageur qui ne s'éloigne pas de chez lui pour échapper à soi, mais seulement pour faire tomber, le temps d'un voyage, les écrans qui occultent sa propre expérience de la vie quotidienne. Autrement dit, « l'enseignement des choses ordinaires » (titre de l'avant-propos de *LC*) qu'il part chercher apparemment au plus loin de cette expérience vécue, continue de le concerner au premier chef puisqu'il ne découvre pas une autre vie quotidienne distincte radicalement de la sienne, mais que cette mise à distance sert plutôt de révélateur de la structuration impensée de notre propre monde quotidien, des formes de vie urbaines et sociales qui sont en train de devenir les nôtres. Le voyage, véritable méthodologie critique en acte, a donc pour fonction exclusive d'opérer la suspension des pseudo-évidences qui barrent l'accès à la compréhension du monde de la vie quotidienne, bref de soumettre à la réflexion ce qui, d'ordinaire, se donne sur le mode de l'irréléchi. Il est en ce sens une expérience ou une épreuve, voire une mise à l'épreuve du quotidien : celle-ci vise à en faire ressortir l'*Unheimlichkeit*, cette « inquiétante-étrangeté » qui ne représente pas « une irruption du terrible dans la sérénité du familier, mais le moment où l'élément familier de notre vie, dépossédé de cette typification persévérante de la sédimentation des paroles et des actes, retourne à son étrangeté originelle, à son *état de problème* » (*LC*, p.162 ; nous soulignons).

Dans ces conditions, le voyageur qui pose ses valises dans les casinos-hôtels de Las Vegas ou qui erre à la périphérie des grands centres urbains, de motel en centre commercial, ne souffre pas de la distance qui le sépare de ce qu'il découvre puisqu'au contraire, il l'exige pour tirer quelque enseignement de son voyage : cet enseignement se rapporte en effet essentiellement à la « constitution générale de *notre* quotidienneté » (*LC*, p.11 ; nous soulignons), telle que le mode d'être urbain des États-Unis en offre le condensé, la caricature, aussi bien que l'inquiétante anticipation. Le voyage participe ainsi au « dévoilement du sens d'une époque » (*LC*, p.11), de notre époque, celle de la consommation de masse et de la standardisation fonctionnelle des biens de consommation et de l'industrie du loisir, en prenant la forme d'une véritable épopée *microphénoménologique* – qui croise et fait converger les apports de la microsociologie simmelienne, attachée à reconstituer, à partir des faits quotidiens les plus ordinaires, l'univers culturel et les formes de vie subjectives qui s'y reflètent comme de biais, et sous une forme miniaturisée, et ceux de la méthodologie phénoménologique, soucieuse avant tout de mettre au jour « le caractère corrélationnel de l'être-au-monde », en divulguant « aussi bien la structure objective des divers strates culturelles du monde ambiant que la formation subjective, affective, pratique et théorique qui lui correspond » (*DQ*, p.49). Le microphénoménologue en voyage saura donc retourner le drame de l'étranger de Schütz en principe d'analyse et d'écriture : il sera l'homme des seuils, posté sur les « bords de route » ; celui qui, dans *Zéropolis*, se propose d'arracher quelques « tableaux urbains [...] à la ville depuis la fenêtre d'une voiture en marche » (*Zéropolis*, p.12 ; ensuite cité *Z*) ou celui qui, dans *L'éblouissement des bords de route*, cherche à rassembler, comme dans « un carnet de voyage métaphysique et charnel, quelques facettes de la route américaine » (quatrième de couverture). Il renonce aussi bien à être dedans qu'à rester dehors : il s'interpose plutôt entre le dedans (source d'aveuglement et d'anesthésie) et le dehors (source d'objectivations univoques), comme cette conscience lucide et critique, *mobile*, qui s'attache avant tout à capter dans son regard et dans son écriture « les multiples aspects que prend la civilisation urbaine dans son dialogue incessant entre l'environnement objectif et les comportements subjectifs » et « par suite à dévoiler les structures de la quotidienneté dans ce qu'elle possède de plus ordinaire » (*LC*, p.169). Ainsi se caractérise, dans ses présupposés les plus généraux, la démarche originale de B. Bégout

qu'il définit d'ailleurs lui-même comme celle d'une « archéologie des significations du monde quotidien et urbain », vouée à une « exhumation patiente du caractère *problématique* des choses ordinaires » (LC, p.12) et dont la cité végasienne, comme les périphéries suburbaines peuplées de motels fantomatiques, de centres commerciaux immenses et de parkings déserts, constituent les terrains de fouilles privilégiés.

### L'empire du *Fun*

Qu'ont donc à nous apprendre sur nous-mêmes, sur notre propre expérience quotidienne, urbaine et sociale, les casinos de Las Vegas ou la triste banalité des motels américains ? De quelle vérité ou de quelles significations peuvent être porteuses les expériences urbaines et suburbaines du microphénoménologue ? À première vue, le choix de Las Vegas étonne : avec cette cité artificielle et de l'artifice, bâtie de toutes pièces au cœur du désert du Nevada, et vouée tout entière à la passion effrénée du jeu, ne nous trouvons-nous pas en effet aux antipodes de la réalité de l'expérience quotidienne, qui semble se caractériser au contraire par sa modestie, son effacement, sa sourde insistance sans éclat ? Qu'y a-t-il de plus opposé que l'univers du pur loisir et le « domaine sérieux de la vie quotidienne » (Z, p.119) ? Or, justement, l'un des tours de force de Las Vegas, qui justifie l'intérêt que lui porte notre voyageur-essayiste, c'est que cette opposition y est pour le moins brouillée dès lors que le quotidien lui-même s'y trouve soumis à une « logique mercantile et infantile » (Z, p.12) consistant à passer la moulinette du *Fun* toutes les activités humaines, soit « à imposer l'amusement comme règle unique de toute activité humaine, laborieuse ou ludique, quotidienne ou culturelle » (Z, p.119). De fait, comme l'analyse B. Bégout dans les textes courts qui composent *Zéropolis*, Las Vegas se caractérise par sa profonde irréalité, ou plutôt par un ensemble de dispositifs simultanément *déréalisans* et *asservissants*.

1. Dès son arrivée, le narrateur est saisi par l'impression d'une saturation perceptive de l'espace provoquée par les clignotements lumineux des néons qui couvrent tous les bâtiments et ne laissent finalement aucun répit au regard. Tout contraint à « une hyperperception qui efface les franges floues du réel, les bordures indécises du champ visuel, ces « halos de conscience » dans lesquels William James voyait la possibilité d'un passage doux et continu d'une perception à une autre » (Z, p.19) :

« Plus rien n'a de densité ni de consistance, mais chaque chose qui émerge de la toile de fond nocturne flotte comme un spectre dans un unique espace qui ne renvoie à rien d'autre que soi. [...] Sans le savoir, Las Vegas opère une sorte de réduction phénoménologique du monde environnant au sens où elle destitue avec patience toutes les choses de leur tangibilité pour les transformer en pure manifestation » (Z, p.20-21).

Du fait même de cette « réduction » sauvage à l'ordre d'un pur apparaître sans contenu, la ville devient aussi bien l'enfer du phénoménologue puisqu'au lieu avoir accès aux « choses mêmes », il se trouve lui-même désensibilisé, privé de toute sorte de contact réel avec le monde, et livré seulement à « une expérience brutale, sauvage et instantanée, sans *experientia* ni *experimentum* où ce qui est à proprement parler empirique disparaît tout de go sous une forme chimérique : *res ficta* » (Z, 66). En procédant de cette manière à l'effacement des contours de la réalité, en provoquant donc une espèce d'anesthésie visuelle et sensorielle (que renforce encore l'air climatisé, diffusé dans tous les casinos et hôtels), la ville soustrait son visiteur à ses repères habituels, suspend sa propre présence physique à soi, et le plonge dans un univers à part, entièrement reconditionné pour provoquer son abandon passif à la superficialité ambiante de ce nouveau milieu et le soumettre ainsi à l'ordre de la fantaisie pure qui y règne partout, dégagé de toute référence aux contraintes matérielles du monde réel. L'expérience de Las Vegas, à laquelle se soumet avec prudence et retenue B. Bégout, correspond ainsi avant tout à une expérience sensorielle d'un type tout à fait particulier, qui relève de l'« hallucination soudaine, mais persistante dans son renouvellement incessant » (Z, p.76) : l'anesthésie générale de la perception vise ainsi à plonger instantanément le simple badaud dans un état de profonde hébétude mentale, dans lequel il est irrésistiblement conduit

à prendre ses rêves, du moins ceux qu'on lui impose en les projetant sur les grands écrans qui couvrent tous les bâtiments de la ville, pour la seule réalité :

« Le fictif ne se substitue pas, en l'imitant, au réel, selon une logique de l'artefact, mais se donne comme l'unique référent » (Z, p.76).

Cette puissance hallucinogène de la cité végasienne contribue donc à en faire un monde de pure fiction, clos sur son propre fonctionnement et sur ses formes illusives, parfaitement autosuffisantes dans leur vacuité envahissante. « Zéropolis », c'est bien alors cette « ville du vacant, du rien et de l'absence », cette « ville de la profusion qui tourne en privation » (Z, p.23), cette ville qui a évacué tout sens et toute forme positive d'expérience pour se replier sur elle-même, au milieu d'un désert qui lui renvoie l'image de son propre néant. Ainsi sont réunies, en un même lieu dépouillé de toute référence extérieure, les conditions d'une véritable utopie urbaine, dont les séduisants atours masquent cependant une redoutable entreprise d'aliénation collective.

2. Car les dispositifs déréalisants mis en œuvre de manière systématique dans chaque recoin de la « Mecque du jeu » (comme l'appelle Nick Tosches) ont pour objectif de prendre celui qui s'y aventure imprudemment au piège de cette gigantesque fiction uniformisante et désindividualisante : les joueurs massés devant les machines à sous forment ainsi une foule compacte et homogène, aux regards vides, aux gestes machinaux, animés par une « passion » qui a pris la forme la plus stérile de l'habitude, la pure routine. B. Bégout observe ainsi que ces êtres, venus pourtant prendre du bon temps, semblent « astreints à une tâche répétitive et corporellement ridicule, à laquelle ils ne prennent même pas plaisir » : ils « font penser à des ouvriers-esclaves dans un atelier du sud-asiatique » (Z, p.33). La dévaluation du cours de l'expérience, – l'appauvrissement de l'expérience vécue, dont Walter Benjamin faisait l'un des traits saillants de la modernité, est ici portée à son comble : elle prend la forme d'une réduction concertée de l'expérience individuelle à quelques automatismes bien réglés, stéréotypés, dont le contrôle et la finalité échappent à ceux qui les exécutent machinalement. C'est ici que l'utopie végasienne révèle sa véritable nature, et sa redoutable ambivalence :

« Las Vegas figure l'utopie sous ses deux formes essentielles : la réalisation du désir personnel par la rationalisation des relations sociales. [...] C'est que l'utopie, par son goût de l'idéal et du normatif, vise un double défi : faire disparaître toute forme d'incohérence dans les relations sociales, intellectuelles et affectives pour laisser libre cours aux désirs de chacun enfin non réprimés ; construire une société homogène selon un ordre régulier et irrécusable qui détermine en détail et par avance toutes les relations possibles entre les hommes » (Z, 43).

L'expérience du jeu à Las Vegas combine ainsi ces deux objectifs en soumettant les satisfactions qu'il procure à la stricte réglementation de ses conditions d'exercice, soit en imposant au désir du joueur « les formes dirigeantes du parc à thèmes » (Z, 46) qui en canalise et en oriente de manière rigoureuse les flux. La déréalisation de l'expérience individuelle a donc pour fin la recreation d'un monde à part, littéralement utopique, où la fonction libératrice du jeu, des loisirs et du Fun, sert en réalité massivement l'asservissement des individus à un ordre social encore plus rigoureux.

Mais quel est le principe, quels sont le fondement et la fin de cette manipulation à ciel ouvert, de cette « domestication sociale par le Fun » (Z, p.46) – le nouvel « opium du peuple » américain ? De fait, B. Bégout note bien combien la puissance hallucinogène de Las Vegas sert une logique infantile *et* mercantile : tout y est fait pour sécuriser le visiteur, lui permettre de « se lâcher » (dans les limites du socialement raisonnable et de l'économiquement prescrit) et le rendre ainsi comme un enfant, incapable de discerner ce qui concourt à son propre plaisir et ce qui sert les intérêts marchands des promoteurs immobiliers des casinos. Il s'agit donc de façonner des êtres dociles, standardisés prêts à devenir les clients de la grande entreprise du Loisir à laquelle ils sont subtilement incités à prendre part de façon active. L'aliénation est d'autant plus forte qu'elle prend la forme d'une auto-aliénation, d'une servitude volontaire, qui conduit ses victimes consentantes à se précipiter autour des tables de jeux et des machines à sous pour se « shooter au Fun » (Z, p.63) sans arrière-pensées ni mauvaise conscience. Il y a là, selon B. Bégout, une étonnante récupération et un inquiétant recyclage des mouvements de contestation (« hippie ») des années soixante,

soigneusement déminés et passés à la moulinette de l'*Entertainment* et de sa fonction amnésique et uniformisante :

« Là où l'absorption de substances hallucinogènes exprimait un déni de la réalité ambiante et donc possédait, même dans son destin parfois tragique, une potentialité critique, l'expérience de Las Vegas a réduit la déformation du réel à un simple jeu qui, loin d'apporter une objection à l'ordre social, en révèle la capacité de produire à une échelle industrielle rêve, fantasmes et vie imaginaire » (Z, p.62-63 ; nous soulignons).

La réduction quasi phénoménologique de l'expérience perceptive et mentale qui s'impose à tout visiteur de Las Vegas aboutit donc à un strict contrôle de son imaginaire et de ses désirs, manifestement réorientés vers des activités ludiques qui servent *in fine* les intérêts dominants d'une véritable « industrie du spectacle », aux mains des publicitaires, des promoteurs de casinos, de jeux, et d'attractions plus délirantes les unes que les autres qui font corps avec l'espace urbain tout entier, ainsi transformé en gigantesque parc d'attractions où toutes les activités du quotidien sont converties, ou plutôt travesties, en amusement collectif bon enfant. Mais, pour le microphénoménologue qui tente de résister à sa puissance hallucinogène en restant en retrait, Las Vegas présente un visage beaucoup plus inquiétant : car derrière la gratuité apparente du pur divertissement, « se cache sans doute la plus formidable armada sociale de tous les temps qui conjugue, en un lieu, séduction commerciale et attraction technologique » (Z, p.89) (2). Ainsi, le *Fun* n'est que le masque de l'argent, dans lequel se trouve désigné le véritable "*Deus absconditus*" de ce royaume du divertissement qui en dérobe systématiquement la présence tangible pour mieux en assurer la toute-puissance symbolique. Tout est fait pour faire oublier aux joueurs qu'ils ne sont que les consommateurs-clients d'un vaste centre commercial, dans lequel ils sont amenés à se délester spontanément de leur monnaie sonnante et trébuchante en échange de faux jetons leur permettant d'accéder, pendant un bref instant (que tout tend à rendre le plus intense possible), au rêve dérisoire et vain d'*en être*, de prendre part au spectacle total qu'ils attendent et espèrent et qui n'est au fond conçu que pour « coller » à leurs propres désirs :

« Puisqu'elle n'a d'existence que commerciale, quel est donc ce que produit et vend Las Vegas ? L'unique article qu'elle marchande est de pouvoir participer, à son modeste niveau, au spectacle, de marcher à côté des légionnaires et des vestales, de faire comme si on y était. C'est donc le propre imaginaire des consommateurs qui représente sa seule et unique valeur marchande. [...] L'*American dream* ne signifie pas, comme on le croit trop souvent, que chaque rêve peut à tout instant devenir réalité, s'accomplir en fortune immédiate, mais bien plutôt que la seule réalité sensible de l'Amérique est le fait de rêver. Le rêve de l'Amérique est de permettre à chaque citoyen américain de rêver » (Z, 93-94).

Cette extrapolation permet de saisir que l'expérience de Las Vegas est loin d'être strictement circonscrite dans les limites d'une ville particulière, mais qu'au contraire, elle vaut dans ses excès manifestes, dans ses constructions fantastiques et dans sa démesure totale, comme un implacable « révélateur de l'orientation récente de notre civilisation marchande : l'utopie des loisirs et du *Fun* permanent » (Z, 14) :

« Las Vegas n'est pas une anomalie. Au-delà de ces formes architecturales bizarroïdes, elle est un formidable chantier public des futures tendances urbaines. Elle offre un moyen *in situ* d'étudier les villes post-industrielles qui s'organisent autour des artères dévolues aux commerces de masse et aux loisirs » (Z, p.105) (3).

Le plus inquiétant, au terme de cette enquête, c'est donc bien que l'expérience urbaine de Las Vegas « porte la formule de nos vies à venir » (Z, p.11), c'est-à-dire que la logique à la fois ludique et commerciale qui sous-tend son dispositif architectural « n'est pas extra-ordinaire, mais plutôt hyper-ordinaire. Ce sont nos gestes les plus triviaux qu'elle peint sur une plus grande toile : jouer, manger, consommer, s'amuser » (Z, p.12) – l'ensemble de ces activités se ramenant en dernière instance à la pulsion consommatrice qui en détermine secrètement le sens économique et social et qui tire sa toute-puissance de sa capacité à anticiper tout désir et à investir (au sens financier du terme) les moindres parcelles de notre imaginaire individuel pour le plier à ses objectifs commerciaux. La visite guidée de Las Vegas que propose B. Bégout ne nous détourne donc pas des préoccupations liées à la vie quotidienne, à ses significations et à ses modes de manifestation. Elle nous y ramène au contraire par le biais d'une étonnante *spectacularisation du quotidien* qui en

brouille les contours et en dénature profondément le contenu. La conclusion de *Zéropolis* est particulièrement claire sur ce point :

« La distraction perd [...] son sens de détournement. Elle n'est plus délasserment ou détente. Loin de conduire à une fuite de la réalité, elle la contourne pour mieux se retourner en définitive sur elle. Le divertissement se laisse ainsi en apparence dériver du réel en faisant appel à l'imaginaire (qui, à Las Vegas, prend l'aspect de la référence aux contes de fées, aux lieux utopiques ou à une histoire mythifiée) pour mieux revenir vers lui, l'arraisonner et l'obliger à se soumettre à ses règles d'airin. Il s'agit là d'un divertissement d'invasion, plutôt que d'évasion, de la réalité. Avec farces et attrapes, l'*Entertainment* colonise le réel sous toutes ses formes. Il le somme de se soumettre aux impératifs catégoriques du *Fun* sous peine d'être exilé sous la figure de la banalité quotidienne » (Z, p.122).

L'impérialisme végasien s'applique donc à recouvrir de manière systématique les formes de vie quotidienne de la grisante uniformité du *Fun*, à la fois plaisante et sécurisante, et conduit par conséquent à rejeter dans les marges grisâtres de la ville, tout ce qui ne se laisse pas colorer par le « *glitz* » mais reste soumis à la banalité sans éclat de l'ordinaire. Suivant cette « *Weltanschauung* binaire » (Z, p.117) qui caractérise fondamentalement la philosophie de Las Vegas, le quotidien est donc soumis à une irréductible polarisation axiologique : *soit* il est dénaturé par la magie de la ville qui le transfigure en une quasi réalité exaltante, potentiellement amusante et jouissive, *soit* il se trouve dévalué au titre d'une réalité toujours décevante – chiante (*boring*), fade et profondément insatisfaisante.

« Sans nuance, Las Vegas souffle le *show* et le froid. Tout ce qui est doit, soit se ranger du côté de la fantasmagorie puérile, soit être définitivement repoussé avec la marque indélébile de l'insipidité. [...] Entre les deux extrêmes de la banalité et du *Fun*, élus comme les principes de tout jugement, plus rien ne peut subsister » (Z, p.118).

Il peut être tentant alors, pour poursuivre l'investigation et l'expérience microphénoménologique du quotidien, de passer d'un extrême à l'autre, de « quitter Las Vegas » (c'est le titre de l'avant-dernier texte de *Zéropolis*) et ses éblouissements artificiels pour gagner la périphérie de la ville, cette vaste banlieue où la profusion lumineuse tend à s'amenuiser et où l'*homo urbanus*, soustrait à l'empire du *Fun* et à sa surexposition permanente, peut apparaître sous un jour nouveau. A l'évasion factice, aux allures d'invasion impérialiste que procure le divertissement végasien, notre voyageur oppose ainsi *in fine* une autre forme d'évasion qui doit le reconduire au cœur de la *suburbia* américaine, et lui permettre de renouer avec le « sens commun du geste ordinaire et de la parole de tous les jours qui consolident, mieux que toute critique, notre affinité à l'environnement naturel et humain » (Z, p.124).

### **La magie grise du quotidien**

*Lieu commun.* Le motel américain et *L'éblouissement des bords de route* prennent pour point de départ ce désir d'un retour au réel entendu comme un retour à ces formes brutes de la quotidienneté urbaine que la cité végasienne rejette dans ses marges, comme cette banalité manifestement irrécupérable, non recyclable par l'industrie du spectacle. C'est à partir de ces marges, à partir de ces « bords de route » que jalonnent les motels, que le microphénoménologue s'essaye alors à reconstituer, de biais, l'ensemble des « déterminations communes de la vie urbaine contemporaine : marginalité, pauvreté, uniformité, mobilité, standardisation, désocialisation, dépersonnalisation, méfiance, anonymat » (LC, p.13) : autant d'aspects que la cité végasienne tendait à effacer sous l'éclat de ses lumières criardes et de ses constructions fantastiques, et que l'analyse et l'expérience vécue du motel – bâtiment « matériellement sobre et symboliquement pauvre » (LC, p.10), aux antipodes de l'ostentation de Las Vegas – visent donc à mettre au jour.

Si les objets proposés à la réflexion changent, la méthode d'investigation connaît également un significatif infléchissement. Comme nous l'avons relevé précédemment, B. Bégout paraît n'aborder Las Vegas qu'en se tenant sur la défensive, dans la position d'un observateur détaché, soucieux de ne pas tomber dans le piège que la ville et ses multiples tentations tend à ses visiteurs.

Les produits de son observation sont ainsi présentés comme une « suite de textes courts, comme autant de tableaux urbains arrachés à la ville depuis la fenêtre d'une voiture en marche » (Z, p.12). Pour « arracher » à Las Vegas quelques bribes de sa vérité, il faut donc ne pas s'arrêter : pour faire l'« expérience » de cette ville sans que cette expérience soit vidée de toute réalité (« réduite » au sens phénoménologique du terme), il faut la traverser. Or, les deux livres suivants paraissent relever d'une autre perspective qui n'est plus celle de la *traversée*, mais celle de l'*arrêt*, même momentané, du voyageur dans des lieux comme les motels qui, s'ils symbolisent avant tout « l'éclatement de la centralité au profit d'un espace transitif et mobile où prédomine la perte du lien avec le monde » (LC, p.14), n'en réclament pas moins un investissement concret, personnel, des formes architecturales qu'ils dessinent et des contenus symboliques qu'ils élaborent. A l'effort pour déployer la logique de superficialité qui détermine l'ensemble des représentations et des réalisations à Las Vegas succède ainsi une attention nouvelle à la distribution intime des lieux, à ces espaces ambigus qui conjuguent pour le voyageur le dedans (de la chambre) et le dehors (de la route) comme les deux faces d'une même expérience fondamentale, à la fois pauvre et riche, - enfermée dans les limites objectives d'une architecture standardisée et fonctionnelle, et ouverte à des « perspectives proprement subjectives et personnelles (usage, symbolisation, dénégation, etc.) » (LC, p.12). C'est pour se tenir au plus près de cette ambiguïté, que l'écriture microphénoménologique se dédouble : elle prend d'abord la forme de l'*analyse descriptive* du motel, puisqu'il s'agit de « décomposer ce corps architectural et social en tous ses éléments fondamentaux, qu'ils se réfèrent à la vie économique, à la manière de se déplacer dans l'espace ou à la capacité humaine de donner un sens à ce qui, de toute apparence, vit très bien sans » (LC, p.14) ; mais elle devient aussi *écriture littéraire*, recomposant autrement le sens de cette analyse à partir de ces « matériaux bruts (cahiers, souvenirs, rencontres) » qui forment la trame subjective des « quelques proses et courts récits » rassemblés sous le titre *L'éblouissement des bords de route* (Avant-propos ; ensuite cité *EBR*) (4). Faire l'expérience de Las Vegas et faire l'expérience du motel américain relèvent donc de deux manières différentes de « découvrir » le quotidien : la première consiste à tenir à distance le phénomène saturé de la ville pour en décomposer l'évidence aveuglante et la soumettre autant que possible à une analyse critique ; la seconde consiste plutôt à explorer de fond en comble le motel, quitte à y séjourner et donc à en faire *son* quotidien, afin de faire émerger, sous la pauvreté matérielle et symbolique qui caractérise cette expérience, la richesse insoupçonnée qu'elle recèle. La profusion architecturale et la puissance hallucinogène de Las Vegas masque un redoutable appauvrissement de l'expérience, réduite à un système d'évaluation binaire (*Fun/fade*) ; la « *vita povera* » qu'incarne manifestement le motel donne lieu au contraire, et parfois sans qu'on s'y attende, à des formes de vie originales qui non seulement peuvent solliciter l'imaginaire de l'écrivain qui en fait autant d'histoires à raconter, mais encore sont susceptibles de rendre visible de biais, pour l'essayiste, « l'essence de la société » (LC, p.161). Il s'agit donc à présent, ni plus ni moins, de *redécouvrir* le quotidien, artificiellement soustrait à sa propre réalité dans l'univers cosmétique de Las Vegas, et découvert à nouveau là, sur ces bords de route, où gisent le banal et l'ordinaire. C'est bien là que B. Bégout se met en quête de ce qu'il appelle la « magie grise du quotidien » (LC, p.167) – qu'il théorise dans son essai sur le motel et qu'il semble avoir lui-même pratiqué, au moins sur le plan de l'écriture littéraire, dans *L'éblouissement des bords de route*. Mais quelle est exactement cette magie ? Comment retrouver le sens de l'évasion (personnelle ou poétique) au sein même du quotidien ?

1. Qu'il y ait un « éblouissement des bords de route » ou une « magie grise du quotidien » émanant de l'expérience des motels, a d'abord de quoi surprendre. En effet, le motel apparaît le plus souvent sous la forme minimaliste d'un bâtiment aux allures de simple hangar, comportant une suite de chambres identiques, impersonnelles (une chambre et une salle de bains, un mobilier réduit au minimum) qui accueillent pour une nuit des voyageurs en transit (qui ont d'une certaine manière toujours le statut d'étrangers puisqu'ils ne font que passer sans s'attacher au lieu). A la limite, le dualisme végasien (*Fun/banal*) paraît donc plutôt confirmé qu'infirmé par la présentation du motel que donne B. Bégout. C'est le cas notamment lorsqu'il s'attache à analyser la valeur fonctionnelle

des enseignes qui, depuis le bord de la route, signalent l'existence d'un motel. Il souligne en effet à cette occasion le rapport d'inversion qui lie l'enseigne à ce qu'elle indique :

Tout se passe comme si la profusion du sens, réprimée dans l'édifice le plus souvent pour des raisons de rentabilité à court terme, se condensait de manière consolatrice dans le panneau lumineux du motel. [...] Par compensation, ce qui est refoulé dans le bâtiment se trouve exaucé dans l'effigie. [...] Il faut en effet que l'enseigne soit accrocheuse, voire hypnotique, quitte à provoquer un léger trouble passager des automobilistes ; il faut qu'elle vous arrache à la rectitude de la route pour vous faire bifurquer vers les bas-côtés et convertir l'intérêt d'une autre manière (LC, p.62).

L'enseigne publicitaire et ses flashes agressifs tranchent ainsi nettement avec la pauvreté matérielle et fonctionnelle du bâtiment dont ils visent à présenter, sous une forme délibérément tapageuse et simplificatrice, les principales caractéristiques techniques et commerciales : confort, disponibilité et prix des chambres. L'éblouissement des bords de route, provoqué par la succession des enseignes au néon, masque donc bien – et à la limite contredit – la réalité du motel, en lui-même insignifiant et d'ailleurs souvent quasi invisible depuis la route, comme cet *Holiday Inn* aux façades de verre « qui effacent presque le motel dans la réverbération de la route » (LC, p.48). Quoi de plus banal alors qu'un motel ?

Comme l'explique B. Bégout, cette banalité tient sans doute d'abord à ce qu'il s'agit moins d'un lieu de séjour, qu'il serait possible d'identifier au moins provisoirement et imaginativement à un « chez soi », que d'un pur lieu de passage anonyme, marqué avant tout par une certaine « *commodification* (cette capacité qu'a le fonctionnel moderne de tout modifier autour de lui selon les impératifs rationnels de la commodité) » (LC, p.37) qui affecte non seulement ses formes architecturales, mais aussi, par contagion, l'attitude et le comportement de ceux qui y séjournent :

« On n'accorde en général aucun intérêt affectif à ce séjour dans le motel. Favorisant une forme d'abatement tranquille, le motel entraîne chez ses visiteurs une manière d'économiser ses gestes et ses paroles, de se laisser envahir par l'anesthésiante simplicité du Banal. La codification minimale des lieux déteint sur le comportement humain. Chacun est renvoyé à sa propre expérience privée sans porte ni fenêtre » (LC, p.17).

Le motel obéit ainsi à deux logiques complémentaires qui en font à proprement parler ce « lieu commun » dont parle B. Bégout, c'est-à-dire un lieu sans originalité, ordinaire, marqué avant tout par la « normalisation utilitaire » du « Rien à bas prix » (LC, p.43), mais aussi un lieu collectif paradoxal, qui accueille en réalité une collection d'individus réduits à l'état de « monades nomades » (LC, p.52) dans les conditions très particulières d'un anonymat complet (chapitre 10) et d'une « mobilisation générale » (chapitre 5). Revenons sur ces deux logiques.

L'existence même du motel et son architecture *cheap*, aux antipodes des constructions fantastiques de Las Vegas, relèvent en effet d'abord d'une *logique commerciale*, qui culmine dans l'« avènement de la franchise » (chapitre 9). Le développement des marques franchisées de motels (*Holiday Inn*) a en effet pour corrélat évident la standardisation fonctionnelle des lieux, l'uniformisation généralisée des hôtels transformés en véritables « supermarchés du sommeil » (LC, p.126) ou en « machines à dormir » (EBR, p.15). De ce point de vue, l'analyse du motel prolonge de manière étonnante celle de Las Vegas :

« Ce qui prend naissance avec le motel, c'est la construction industrielle de la quotidienneté, la mainmise de la société de consommation sur tous les aspects familiers de la vie » (LC, p.167-168).

Le motel, réduit à la « transparence fonctionnelle des produits de consommation courante » (LC, p.117), n'offre ainsi qu'un lieu désingularisé, interchangeable et « commun » en ce sens qu'il est si ordinaire qu'il ne peut susciter chez celui qui y séjourne que de l'indifférence. Or, précisément, c'est cette indifférence qui est l'objectif principal de la *commodification* du lieu dans la mesure où le client du motel cherche moins à être surpris par la chambre qu'on lui propose qu'à être rassuré *a priori* sur ce qui l'attend :

« La franchise a un effet pervers sur notre propre appréhension du temps : elle coupe court à toute anticipation. [...] Peu importe que tout se ressemble, soit sans saveur ni odeur,

qu'une chambre à Miami soit identique à une autre à Seattle. L'essentiel n'est pas là. En soi, il réside dans l'annulation systématique de toute surprise, qu'elle soit bonne ou mauvaise [...]. En descendant dans un motel, on sait donc par avance ce que l'on va y trouver. On n'y sera jamais ni surpris ni déçu. [...] La standardisation technologique joue en permanence avec cet attachement à l'habituel et au typique » (LC, p.129).

Tout est donc fait pour que le client occasionnel se trouve immédiatement en terrain familier, à l'abri non seulement de sa chambre, mais aussi de l'espace homogène, identifiable une fois pour toutes, qu'elle offre à sa vue et qui contribue à le tranquilliser dans son sommeil.

C'est ici que l'on voit poindre l'autre logique à l'œuvre dans la construction matérielle et symbolique du motel, à savoir *une logique sociale ou plutôt antisociale* : car le client du motel ne cherche pas le contact avec son semblable mais il reste plutôt enfermé dans sa chambre, seul face à sa marchandise (le lit), qu'il aspire à consommer en toute tranquillité, sans être dérangé par ses éventuels voisins. Si donc l'aire de jeu de Las Vegas est organisée de manière à ce que les joueurs puissent y coexister sans que leurs intérêts aient jamais à s'affronter, il est clair que « le motel ne fait pas exception à cette tendance solipsiste de l'univers commercial. Tout est fait pour que, dans ses déplacements, le client évite toute mauvaise rencontre. Sa configuration spatiale déjoue la moindre confrontation » (LC, p.34). Dans ces conditions, le motel est moins à proprement parler un lieu collectif, qu'un lieu « commun qu'une foule anonyme d'individus en transit ont temporairement en partage sans qu'il y ait quoi que ce soit de positif à partager dans cette expérience éphémère. Si Las Vegas représente le « degré zéro de l'urbanité, de l'architecture, de la culture » (Z, p.23), le motel représente en quelque sorte le « degré zéro de la socialisation humaine » (LC, p.167) puisqu'il contribue seulement à désintégrer « la communauté humaine en points de vue séparés et irréversibles » (LC, p.34). Le motel, comme lieu commun, est alors ce lieu paradoxal, où aucune communication véritable entre ceux qui y passent n'est censée avoir lieu.

On voit alors en quoi les deux logiques constitutives du motel – la logique commerciale de la « *commodification* » fondée sur l'identité des objets et la logique antisociale fondée au contraire sur la monadologisation des points de vue - n'en forment en réalité qu'une seule. Car cette humanité « isolée, atomisée, abandonnée » (EBR, p.137) que l'on croise dans les motels américains et qui se satisfait à bon compte de la banalité stéréotypée de leurs machines à dormir, correspond selon B. Bégout à la forme même de l'humanité moderne, en tant que celle-ci relève du principe (quasi lucrétien) d'une « mobilisation générale » de ses atomes dans l'espace suburbain des Etats-Unis :

« L'homme de la modernité est tout autant *cheap*, fragile et démontable qu'un bâtiment préfabriqué, entièrement déconnecté de son entourage naturel et culturel, esseulé dans sa pure fonctionnalité calculable. Il est devenu l'homme flexible, sans attache, entièrement disponible pour la mobilité infinie, et pour elle seule, l'homme qui a renoncé depuis longtemps à cette idée contraignante et surannée : le lieu » (LC, p.70).

Le motel devient ainsi le paradigme de cette « humanité précaire » (EBR, dernier chapitre), déterritorialisée, qui accomplit sous la pression du libéralisme économique la dissolution de toute forme d'attachement topologique et de toute notion de centralité au profit des valeurs de la circulation, de la fluidité, de la transitivité permanentes.

L'analyse microphénoménologique du motel consiste donc à mettre en lumière la « dualité des représentations quotidiennes qui dissimulent en surface le sens général de la société qui les engendre » (LC, p.67) - soit à dégager de sa guangue d'évidence, pauvre et banale, le processus profond, d'abord masqué par cette évidence, de standardisation des lieux et des comportements, et d'émiettement du lien social qui caractérisent notre époque. Il semble pourtant que, si nous en restions là, nous n'aurions au fond rien appris de plus que ce que nous avons déjà tiré de la lecture de *Zéropolis* :

« Tout ce processus participe d'une déréalisation plus complète de l'expérience concrète qui se vide peu à peu de sa substance et de sa corporéité au profit de postures quasi immatérielles, sans contact avec la résistance d'une proximité charnelle non numérisable » (LC, 80).

Un même processus d'appauvrissement ou de réduction de l'expérience vécue est donc à l'œuvre qui, ici, se coule et se masque dans les fulgurantes inventions de l'industrie du spectacle et,

là, se dévoile brutalement dans le paradoxe d'un lieu commun qui n'est pas vraiment un lieu et qui n'est pas vraiment commun. Nous voyons bien à quoi ressemble la *grisaille* du quotidien, mais beaucoup moins en quoi consiste sa supposée « magie ». Faut-il penser alors que la tentative d'évasion esquissée à la fin de *Zéropolis* a définitivement échoué ? Et que le retour à l'ordinaire vaut comme un effondrement dans l'insignifiant ?

2. Sans doute pas car, à y regarder de plus près, l'« éblouissement des bords de route » n'est pas seulement celui qui provient des enseignes au néon jalonnant les voies livrées à la circulation automobile et soumettant les automobilistes à leurs permanentes sollicitations commerciales. Il est aussi celui qui, par intermittence et de manière fulgurante, traverse l'expérience du narrateur-voyageur lorsque, du cœur même de cette expérience, surgit un élément inattendu, inconnu et non standard, qui éclaire en retour celle-ci d'un jour nouveau. De ce point de vue, le projet initialement formé par B. Bégout d'insérer les récits de *L'éblouissement des bords de route* dans l'essai sur le motel rend bien compte du statut complémentaire de ces deux textes, tel qu'il est d'ailleurs exposé sous une forme programmatique dans les premières pages de *Lieu commun* :

« Au sein de la quotidienneté colonisée par la consommation de masse, la vie offre ainsi une résistance à l'épuration fonctionnaliste, en laissant transparaître des comportements qui témoignent d'une religiosité bâtarde, sauvage, non-officielle, comme si, à l'époque moderne du désenchantement du monde, les rites fondamentaux de la religion (baptêmes, funérailles, justice finale, alliance, communication avec l'au-delà) avaient discrètement migré, sous une forme composite, vers la vie quotidienne et continuaient d'exister là, méconnaissables et clandestins, dans un environnement dépourvu de toute mysticité. A cet égard, le motel peut être considéré *soit* comme un élément représentatif de la simplification fonctionnelle de l'existence suburbaine, *soit* comme le lieu d'une nouvelle espèce de cérémonial social qui, tout en respectant extérieurement les règles de la rationalité marchande et de ses commodités technologiques, produit de temps en temps des impressions, des actes, des rituels proprement magiques » (LC, p.26).

À côté et à l'écart de la célébration infantile et mercantile du divertissement dont Las Vegas constitue le site privilégié, il y a donc place pour une autre expérience du sacré, plus discrète et plus fulgurante à la fois, issue directement de la vie quotidienne elle-même et non destinée à la recouvrir de ses rituels figés. De ce point de vue, *L'éblouissement des bords de route* constitue un authentique prolongement de la conférence de Leiris au Collège de sociologie : « Le sacré dans la vie quotidienne » (dont B. Bégout propose par ailleurs une analyse dans *La découverte du quotidien*). Bruce Bégout y recueille en effet sous la forme de brefs récits quelques-uns de ces instants magiques où la vie ordinaire bascule et révèle les mondes étranges, ni complètement imaginaires ni complètement réels, qui grouillent au-dessous d'elle et menacent de faire implorer sa supposée évidence – ainsi que la confiance aveugle que nous y mettons. Il s'agit donc bien, comme l'indique la quatrième de couverture, de « traquer le presque-rien de nos existences standardisées, non sans y découvrir encore des possibilités de rencontres inopportunes, d'errances libératrices, de réveils enchanteurs ». C'est ainsi que, dans le récit « Chambre A-43 », le narrateur se trouve confronté à la situation plutôt curieuse et inquiétante qui consiste à trouver un homme qu'il ne connaît pas endormi sur le lit de sa chambre, avant de se rendre compte qu'il s'est trompé non pas seulement de chambre, mais de motel... L'anecdote prête à sourire, mais elle donne lieu surtout à un récit attentif à faire surgir l'inquiétante-étrangeté du plus familier, dès lors qu'on ne le reconnaît plus mais qu'il semble se dédoubler, s'ouvrir par en-dessous à une autre réalité, tout sauf évidente que l'on ne maîtrise pas :

« Rien n'est plus inquiétant que de s'apercevoir que ce que l'on pensait être familier et bien connu se révèle soudain étrange et lointain » (EBR, p.39).

« Était-il possible que moi-même qui, jusque-là, avais parcouru la vie ordinaire avec une confiance inaltérable dans sa constance, j'eusse un quelconque lien de consanguinité avec cette étrangeté qui bouillait en-dessous ? » (EBR, p.44).

Même si la chute du récit désamorce ironiquement cette étrangeté en provoquant une sorte de retour à la normale, il reste que l'intrigue permet d'ouvrir une brèche dans l'univocité de façade du quotidien et de le soumettre, par la voie de l'évasion imaginaire ou fictive, à une autre lecture,

potentiellement critique, attachée à détecter l'équivocité ou l'ambiguïté de ses constructions. Fidèle au principe selon lequel « c'est le réel qui ouvre le champ des possibles » (EBR, p.97), Bruce Bégout tire ainsi de son immersion dans la vie du motel une règle d'écriture et de pensée, consistant à se rendre attentif à ces contenus de l'expérience la plus ordinaire qui, apparemment stabilisés dans des formes qui leur prescrivent des fonctions standardisées, se troublent dès qu'on s'en approche, dès qu'on s'y insère, et peuvent ainsi susciter des explorations et des interprétations multiples. Au fond, ce que découvre le narrateur-voyageur, c'est que le monde quotidien recèle à la fois le plus familier et le plus étrange, le plus prévisible et le plus inattendu. Il observe ainsi que les motels, initialement et normalement destinés à répondre commercialement « aux deux aspirations majeures d'une nouvelle classe sociale : mobilité et confort », sont rapidement et ironiquement devenus le « lieu rêvé pour des rencontres hors-norme » (rendez-vous clandestins, amoureux ou criminels, activités les moins légales) (LC, p.20). De même, l'impersonnalité recherchée des chambres de motels, qui isolent ceux qui s'y enferment sur leur propre « identité vide et égale », à l'abri des regards et en marge de la société, fournit paradoxalement l'occasion d'une « transfiguration fictive qui leur donne à imaginer, souvent de manière ridicule et fausse [mais peu importe !], que des choses spéciales se passent tout près d'eux et qu'il suffirait qu'on sonne à leur porte pour que le vase clos de la chambre devienne subitement la scène d'une étrange cérémonie » (LC, p.36). Il suffit d'ailleurs d'un simple judas fixé sur la porte de la chambre pour que ce lieu clos s'ouvre sur un autre monde, mystérieux, fruit de l'imagination du visiteur d'un soir :

« [Le judas] a pour but premier de sécuriser et de tranquilliser le client. Pourtant, cet œilleton, *peep-hole*, centralise les regards et confère à la vision la garantie d'une emprise totale sur les alentours : la vision en œil de poisson laisse croire au voyeur qu'il maîtrise l'univers tout entier, qu'il le tient sous ses yeux et en contrôle la visibilité. Du coup, il ne peut plus s'empêcher de regarder, fasciné non par ce qu'il contemple (il n'y a rien à voir), mais par la possibilité même de pouvoir sans cesse le contempler » (LC, p.39).

Le dispositif destiné à écarter toute menace d'intrusion dans l'univers familier de la chambre et du motel devient ainsi, par un soudain retournement de situation, le sésame pour s'évader de cet univers lisse et apprêté, et finalement le recréer selon ses propres désirs.

Dans ces minuscules expériences de contournement, de retournement, de subversion de l'uniformité standardisée que l'univers marchand impose à toute réalité, il y va ainsi d'une « *reterritorialisation* subjective et sociale » (LC, p.169) du quotidien. Celle-ci marque moins une émergence de l'extraordinaire à partir de la vie ordinaire qu'un possible « ensorcellement de l'insignifiant » (LC, p.171), dévoilant les ressources imprévisibles et fragiles de ce que Pérec nommait l'*infra-ordinaire*. L'*infra-ordinaire*, c'est donc cette part enchantée ou réenchantée de l'ordinaire, qui est susceptible d'échapper un instant à sa trivialité concertée et aux procédés massifs de sa familiarisation pour rappeler sa profonde ambiguïté, celle que ne cessent justement de ranimer les « sous-existences singulières » (LC, p.174) qui peuplent les motels. A la différence de Michel de Certeau, Bruce Bégout n'envisage toutefois pas ce mouvement de réappropriation originale des formes et des contenus standardisés de la vie quotidienne comme le propre « d'un citadin originellement rusé qui, sorte d'artiste ou de stratège du quotifien, sait employer les règles à son profit et ne se laisse pas subordonner par la *ratio* simplificatrice » (LC, p.172-173). Récusant cette distinction exclusive et finalement abstraite entre « la banalité aliénante et la liberté créatrice » (LC, p.173), qui reprend d'une certaine manière celle de l'ordinaire et de l'extra-ordinaire, il propose plutôt de mettre au jour cette espèce d'*infra-dialectique* qui accommode et fait communiquer, au sein d'une même expérience quotidienne et d'un même monde vécu, la standardisation simplicatrice et la créativité singulière, – l'évident et le non-évident. La « magie *grise* du quotidien », c'est alors ce qui fait d'un « lieu commun » comme le motel un espace mixte, infiniment équivoque, à la fois soumis à la pression sociale et économique de la commodification et ouvert aux affirmations vitales des individus qui y transitent : un « objet investi de sens » donc (pour reprendre la terminologie husserlienne), mais dont le sens, parce qu'il est essentiellement pluriel et subjectif, mérite toujours d'être, sinon réinventé, du moins redécouvert.

**NOTES**

(1) Je remercie B. Bégout de m'avoir généreusement fourni le manuscrit de son ouvrage à paraître, *La découverte du quotidien*, et de m'avoir autorisé à en reproduire dans le présent exposé quelques extraits.

(2) Cf. « Microscopie du caddie », dans *L'éblouissement des bords de route* : tout est fait dans un supermarché pour que le client ait l'impression que ce qui est mis à portée de sa main et de son regard est gratuit. Sécuriser le client, c'est une fois de plus le domestiquer et stimuler l'acte d'achat comme un acte plaisant.

(3) Voir, pour s'en convaincre, « Approche de la ville binaire », in *Inculte* n°1. B. Bégout y esquisse un rapprochement entre l'ouverture du Centre commercial Carré-Sénart, près de Melun et l'opération « Paris-Plage » sur les quais de la Seine.

(4) Il y va, dans cette recomposition littéraire des analyses de *Lieu commun*, d'une certaine réappropriation subjective, ou réflexive, de tout un imaginaire du motel, tel qu'il est développé dans la littérature (Sam Shepard, Don De Lillo), la peinture (John Register) ou le cinéma (*Psychose*).